

BRISÉÏS
Ombres et chimères

Partie 2 - La chute

REJOIGNEZ LES CHERCHEURS DU RÊVE

Les Chercheurs du Rêve reçoivent par email les secrets de construction de la série Briséis, des photos des coulisses, et des cadeaux-surprise qui accompagnent la série.

Les Chercheurs du Rêve sont toujours les premiers à entendre parler d'une nouvelle parution !

Rendez-vous à la fin du roman pour plus de détails sur l'inscription...

BRISÉÏS

OMBRES ET CHIMÈRES

TIPHAINE SIOVEL



Irealistic

© Tiphaine Siovel, Irealistic, Londres, 2019

ISBN: 979-10-359-0514-9

PARTIE 2

LA CHUTE

LA PREMIÈRE IDÉE

S eule au milieu du silence, la première roulotte de la place du Temps, rouge sombre, apparut au milieu d'un épais brouillard blanc comme un jouet perdu dans le néant. La porte arrière grinça, une femme remonta les pans de sa lourde robe de toile grise pour descendre les trois marches de fer forgé qui couinèrent sous son poids. Apercevant la troupe de résistants fatigués, elle leva haut le bras :

— Bienvenue, malheureux voyageurs !

— Ce n'est pas trop tôt, grimaça Aeneas, essoufflé.

Briséis n'était pas fâchée non plus d'arriver. L'ascension depuis la Chine du VIII^e siècle avait duré de longues heures. Toute pause assise avait été exclue, pour ne pas risquer de faire perdre son équilibre à Aeneas, qui portait Leonel inconscient ficelé sur son dos.

Briséis se sentait éreintée. Mais sa fatigue n'était rien à côté de celle du pauvre soldat grec. Il avait souffert le martyre dans cette montée interminable de l'escalier invisible, sentant ses forces décliner et ses genoux trembler. Un seul faux pas lui aurait valu une chute fatale...

— C'est un bien beau paquet que vous avez là, se moqua la

femme en tripotant son épaisse tresse blonde. Vous l'avez porté pendant toute la montée ? Que comptez-vous en faire ?

— Le réveiller, belle dame, répondit Enndall, s'estimant suffisamment en sécurité pour lâcher la main d'Ohanko, et venir aider Meng à déposer Leonel contre la roulotte.

Aeneas s'écroula à son tour, dégoulinant de sueur.

— Bien joué, mon ami, fit Liz en lui tendant sa gourde d'eau. Tiens, tu l'as mérité.

Un vent changeant leur apporta soudain les apostrophes joyeuses des marchands. Le brouillard se leva d'un coup, révélant les étals. Comme lors de leur passage précédent, avant le voyage dans l'empire du Milieu, les marchands brandissaient leurs breloques sous le nez des passants. Les petits groupes habillés de blanc avançaient d'un pas plus ou moins assuré dans ce capharnaüm, au milieu des monts, grottes et océans de brume qui entouraient le plateau invisible de la place du Temps.

Ohanko s'agenouilla près de Leonel, lui tâta le front.

— Il me manque quelques herbes pour le réveiller. De l'eau et un peu de chaleur aussi, pour préparer une inhalation.

— Tout ce que vous voudrez, vous le trouverez chez Titi l'Herbe, s'enthousiasma la femme à la tresse blonde.

Elle frappa un loquet sur la façade de son logis qui se rétracta d'un coup pour laisser apparaître un large comptoir. Elle poussa un rideau, dévoilant une étonnante collection d'herbes séchées, et tira sur une chaîne, ramenant vers elle un chaudron d'eau déjà bouillante.

— Moyennant monnaie, bien sûr. Mais je ne suis pas difficile sur le mode de paiement, du moment que ça sonne quand ça trébuche.

— Vous saviez que nous arrivions avec un blessé ? s'exclama Ohanko, émerveillé.

— Oui, oh, vous n'êtes pas les premiers à qui cela arrive, si je puis dire.

— MANGE-CAUCHEMARS, ATTRAPE-TÊTARDS, TROUBLE-BÂTARDS ! MÊME SUR LA PLACE DU TEMPS,

IL FAUT SAISIR LE MOMENT ! PROFITEZ-EN POUR ME FAIRE PROFITER, TANT QUE VOUS PROFITEREZ ! hurla un homme derrière elle, illustrant avec bonheur le propos de leur première hôte.

— On se sent chez soi, c'est rassurant, soupira Liz.

Ohanko préférait finir de soigner la blessure de Leonel avant de le réveiller. Ils s'assirent en tailleur autour de lui et le regardèrent travailler.

— Les marchands ont raison, c'est le moment ou jamais de s'équiper, déclara Enndall. À commencer par des miroirs réflecteurs de chimères. Ils devraient avoir les mêmes propriétés que les miroirs de feng shui.

Briséis observa avec soulagement Liz et Meng acquiescer gravement. L'odeur putride du dragon hantait encore ses narines, et elle grelottait rien qu'à l'idée du contact des écailles humides sur sa peau. Elle avait profité de l'ascension pour leur raconter plus en détail comment le chancelier Li s'était servi du dragon pour tenter de la noyer dans la rivière de la tisserande, faisant tournoyer les grains de sable de son sablier pour contrôler la bête. Elle leur avait décrit comment, une fois son sablier récupéré, ce même dragon lui avait permis d'échapper avec Leonel à l'attaque de l'empereur. Meng autant que Liz avait pris son histoire très au sérieux. Il ne pouvait plus mettre sa parole en doute, après l'intervention de Shu Fang le fantôme, et les descriptions de Fu Tsi.

Briséis était reconnaissante envers le fils de Meng, même si elle regrettait que Fu Tsi ne se soit pas plus dévoilé. Il n'avait raconté à son père que le strict minimum de son voyage d'apprenti Élite, et n'avait rien révélé sur la Citadelle qu'elle ne sache déjà.

— Fu Tsi vous a-t-il donné sa version des faits, à propos des tactiques de l'Élite depuis notre arrivée dans l'empire du Milieu ? demanda-t-elle à ses amis.

Meng acquiesça :

— La Citadelle a commencé à me surveiller bien avant que je n'entre dans la résistance. Elle ne pouvait pas se douter que je serai recruté par le vieil homme, mais elle savait qu'un jour ou l'autre je

poserai problème, parce qu'elle ne pourrait pas me soudoyer. Elle a fait en sorte que son gardien, Liang, se rapproche de ma famille pour m'avoir à l'œil. Quand je pense que je lui ai donné la main de ma fille... Il était comme un fils pour moi.

— Il n'est pas plus coupable que Fu Tsi, rappela Enndall. Fu Tsi nous a dit que les gardiens n'entrent jamais dans la Citadelle. Ils ne connaissent presque rien d'elle, parfois ignorent même l'identité de l'Alpha qui dirige leur région. Ils sont piégés autant que l'Élite, forcés à servir la Citadelle.

— Pourquoi ? Comment Liang est-il devenu gardien ?

— Fu Tsi n'a pas su nous le dire. Mais il nous a raconté le reste de l'histoire : Le chancelier n'a jamais eu l'intention de tuer Meng sur les quais, le jour de notre arrivée. Si son grand général - son bras armé, responsable de sa sécurité depuis plus de trente ans - était mort, l'empereur serait sorti de son état apathique. Il aurait écouté les conseils du ministre Xiao, qui comme Meng soupçonnait An Lushan depuis longtemps, et aurait pris les mesures nécessaires pour reprendre le contrôle. Tous les beaux travaux de l'Élite se seraient écroulés. Dès le départ, le but du chancelier en envoyant ces assassins perses était de faire monter la tension entre Meng et l'empereur. Son plan s'est précisé quand il a découvert dans le palais que nous faisions partie de la résistance. Il s'est servi du sablier pour capturer un dragon et préparer le lion à mourir durant l'opéra, et il a ordonné à An Lushan d'aller rejoindre sur la frontière du Nord-Est le fils aîné de Meng, Dewei.

— L'Élite ne s'est jamais trouvée en difficulté, enchaîna Liz. Le chancelier Li a tout maîtrisé du début à la fin. Il nous a permis d'observer suffisamment ses manigances pour nous inquiéter, mais jamais assez pour que nous puissions passer à l'acte. Il nous a fait tourner en rond comme des bourriques, le temps de monter l'empereur et Meng l'un contre l'autre.

— Et Dewei, dans tout cela ? A-t-il conscience de la présence de l'Élite ?

— Fu Tsi nous assure que non. La bataille dans le Nord-Est a duré trois jours. An Lushan est arrivé juste à la fin. Dewei a

envoyé son rapport, et l'Élite l'a intercepté au palais afin d'attendre le bon moment pour le montrer à l'empereur. Fu Tsi pense que Meng est encore en vie, là-bas, parce que son esprit ici n'aurait pas pu survivre si son corps était mort. Soit Dewei n'a pas mentionné son père dans son rapport parce qu'An Lushan l'en a dissuadé, soit parce que Meng se trouve en bonne santé.

Meng leva les yeux au ciel, comme si Enndall venait d'énoncer la plus grande des âneries. Briséis devait bien admettre qu'il était difficile d'imaginer Meng à la fois présent avec eux, et conscient quelque part dans l'empire du Milieu. Et pourtant, avec les voyages dans le temps, ce devait être possible.

— Le chancelier Li avait demandé à Liang de se rapprocher de Fu Tsi il y a quelque temps déjà, parce qu'il sentait qu'il avait des prédispositions, reprit Liz. Fu Tsi ne trouvait pas sa place dans sa famille, se sentait rejeté, inférieur. Il bouillait de cette injustice et avait soif de changement. Un candidat idéal pour la Citadelle. Ça a été une aubaine pour l'Élite, que Meng revienne juste avant les concours d'entrée de la fonction publique. Fu Tsi était à fleur de peau, mûr pour être cueilli par la forteresse. Liang a été chargé de soutenir Fu Tsi une fois qu'il avait été touché par une flèche d'angelot, jusqu'à ce qu'il passe dans la Citadelle et qu'il en revienne, prêt à dénoncer son père.

— C'est ce dont j'ai été témoin, confirma Briséis.

Meng avait baissé la tête, le regard perdu dans de sombres pensées. Enndall posa une main réconfortante dans son dos :

— L'Élite a fait fort, en assénant son dernier coup avec ton fils. Mais elle a aussi pris un risque qu'elle a mal mesuré. Elle n'a pas pris en compte la force de l'amour filial.

— Hum, grommela Meng.

— Et An Lushan ? demanda Briséis. Est-ce qu'il n'a réellement jamais eu l'intention d'assiéger Chang'an ? Est-ce qu'il ne fait pas partie de l'Élite ?

— Si, lui aussi est un Alpha, dit Enndall. Il n'existe qu'un Alpha par groupe d'élèves, mais l'empire du Milieu est grand, et

pour le manipuler plusieurs équipes sont nécessaires. Le général An Lushan est responsable de l'Élite du Nord.

— Il y avait donc deux Alphas ? dit Briséis estomaquée.

— Et les deux équipes d'Élite œuvrent ensemble pour qu'An Lushan prenne Chang'an par la force. Mais ils préféreraient se débarrasser de Meng d'abord, pour se faciliter la tâche.

— Alors l'empire est toujours en danger. Sauf que maintenant, l'empereur a perdu toute confiance en son grand général, le seul qui puisse lui venir en aide...

— Au moins à présent je sais qui sont mes ennemis, dit Meng. Je compte bien avoir une petite discussion avec le chancelier Li, quand je pourrai rentrer chez moi pour de bon.

— En attendant, il faut prendre le temps de bien réfléchir, dit Liz. Il faut à tout prix définir notre plan d'attaque avant de nous jeter une nouvelle fois dans la gueule du loup. Allez, exercice de groupe. Qu'avons-nous appris d'utile dans l'empire du Milieu ?

— Nous savons que Meng avait raison, parce que les légendes sont effectivement l'arme de l'Élite, et les superstitions la raison pour laquelle elle prospère, dit Briséis.

— Tu avais également raison, ajouta Liz, puisque ces légendes permettent aux chimères de descendre dans les niveaux du réel, et d'attaquer effectivement ceux qui ont peur d'elles.

— Oui, approuva Briséis. Finalement je crois que nourrir les légendes sert trois objectifs de l'Élite. Premièrement, diriger le flux des chimères. À travers une légende générique comme celle de la tisserande, qui lie les principes de la cosmologie chinoise avec la réalité des neuf étages du Monde du Rêve ; ou à travers une légende spécifique à une chimère qu'elle souhaite faire descendre, comme un dragon. Deuxièmement, les légendes servent à faire peur et contrôler, comme nous l'avons vu avec ce dragon qui a provoqué un tremblement de terre, et qui a permis aux maîtres feng shui de dicter la marche à suivre pour l'apaiser. Troisièmement, les légendes sont utiles pour masquer les actions de l'Élite : la cour ne s'inquiétait pas de voir la direction de l'empire

échapper à son empereur, sous prétexte que son idylle leur rappelait le romantisme de la légende de la tisserande.

— L'Élite maîtrise ses tactiques, résuma Ohanko. Elle sait très bien nous mener par le bout du nez en détournant notre attention de ses véritables plans.

— Et je suis le premier à être tombé dans le panneau dit Aeneas, avec mon histoire de pont des pies qui cache un escalier. J'avais tout faux.

— Mais non ! corrigea Briséis : l'Élite a bien recréé la légende de la tisserande pour attirer plus de chimères vers le réel toute l'année. Et la mise en scène de la légende sur la Montagne du Cheval noir sert effectivement de point d'ancrage, dans un but identique. Même si les chimères pénètrent dans le réel à travers des œuvres d'art, ton idée nous a beaucoup servi pour comprendre le fonctionnement de l'Élite, Aeneas.

— Bien, dit Enndall. Quoi d'autre ?

Briséis leva la main, rattrapée par les mauvaises habitudes du lycée.

— Il y a plusieurs points qui me dérangent encore. Par exemple, je sais qu'Aeneas ne pouvait pas voir le dragon parce qu'il n'était pas assez imprégné de la culture chinoise. Mais pourquoi les habitants de Chang'an n'ont pas tous vu le dragon, quand il a attaqué la ville ? La plupart sont beaucoup plus perméables à l'idée de chimères que Meng. Pourquoi ont-ils cru à un tremblement de terre ?

— Fu Tsi nous a donné la réponse à cette question, dit Aeneas. Certains ont vu le dragon, et c'est pour cela que la population en a conclu que le dieu dragon se fâchait. Mais s'ils ne l'ont pas tous vu, c'est parce que le dragon ne se trouvait pas au deuxième niveau de réalité, mais plus haut. Sur un disque que très peu de gens parviennent à voir. L'Élite l'a voulu ainsi : à chaque problème sa solution, et l'objectif ce jour-là n'était pas d'entretenir une légende de dragon, mais de faire accuser Meng. Alors l'Élite s'est adaptée. C'est ce que nous a dit Fu Tsi.

Briséis sortit la sphère de Neil Cuba Junior, et la déplia au

centre de leur cercle. Pour la énième fois, elle promena ses doigts entre les statuettes de chimères répandues sur les neuf disques dorés qui formaient la pyramide.

— Au dernier étage se trouve le Monde du Rêve, où chacun se rend la nuit dans ses songes, dit Briséis, caressant les trois dragons au sommet, l'un surveillant le combat des deux autres. À la base se trouve le premier plan du réel, celui dans lequel aucune chimère ne peut se rendre en théorie, ajouta-t-elle, glissant un doigt sur le plus large des disques, dépourvu de chimères. Mais en réalité il leur suffit de pousser à travers les plans de réalité comme à travers un film invisible, pour nous atteindre. Ce qui rend le premier plan du réel presque plus dangereux, puisque les chimères peuvent nous attaquer sans être vues.

— Du moment que nous en avons suffisamment peur, ajouta Aeneas.

— C'est cela. Il nous faut donc modifier nos croyances pour atteindre le deuxième plan du réel, où les chimères deviennent visibles. Mais à présent tu me dis que les chimères peuvent nous attaquer du troisième disque, encore plus difficile à atteindre pour les humains ?

— C'est ce que Fu Tsi nous a expliqué, j'en ai peur, répondit Liz.

— Et que fait-on des cinq autres disques, entre le troisième et le dernier, celui du rêve ? Faudra-t-il les monter un à un, pour se défendre des chimères ?

— Pas la peine de s'inquiéter à l'avance, dit Enndall de sa voix calme et rassurante. N'as-tu pas dit que le marchand de la place du Temps qui t'a vendu la statue pensait se trouver sur le cinquième étage ?

— Il m'aurait raconté n'importe quoi pourvu que j'achète sa marchandise, dit Briséis, haussant les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée.

— Repose lui la question tout de même tout à l'heure, s'il est encore là. On ne sait jamais.

— Hum... Fu Tsi vous a-t-il dit autre chose sur la façon dont

l'Élite s'est servie de mon sablier ? J'ai l'impression que quelque chose ne colle pas. Qu'ont-ils réellement fait avec le dragon, dans la pagode ? Ils l'ont capturé, d'accord. Mais pourquoi l'avoir fait quinze jours avant d'avoir besoin de lui ? Qu'ont-ils fait d'une bête pareille, si longtemps ? Mais surtout, pourquoi ont-ils ensuite placé le sablier devant la cage du lion, pendant plusieurs jours ? Vous ne trouvez pas ça étrange ? J'ai l'impression qu'il nous manque un élément...

— Fu Tsi ne nous a pas tout raconté, répondit Meng. Je connais mon fils. Il y a des choses qu'il a jugé préférable de garder pour lui.

— Et que vous a-t-il dit à propos du fantôme ? Je veux dire... De ton frère défunt, Meng.

— Il n'y a pas de mal.

— Pourquoi Shu Fang a-t-il soufflé à Lo Shen cette histoire de carte-chanson qui nous aurait permis de trouver le passage de la Citadelle ? Est-il au courant des manigances de l'Élite ?

— Mon frère était déjà farceur de son vivant. Il n'y a rien qui l'amuse plus que de semer la confusion. Je ne crois pas que nous apprendrons un jour ce qu'il avait en tête. Mon fils a dû beaucoup argumenter pour obtenir son aide. Que je risque la mort ne lui faisait ni chaud ni froid. D'après Fu Tsi, il ne voit pas la mort comme une fatalité. Ce qui peut se comprendre, de son point de vue... Finalement c'est le sort réservé à Lo Shen qui l'a convaincu. J'ai bon espoir qu'il aide Fu Tsi à libérer les femmes de ma famille.

— Tu penses qu'il pourrait tout de même exister un passage construit par la Citadelle, Briséis ? demanda Enndall. Un passage atteignable avec une carte-chanson ?

— Je ne sais pas... C'est avec une carte-chanson que mon ami Benji a retrouvé le portrait du docteur Richet dans la Citadelle. Celui qui est aussi accroché dans tous les services de l'hôpital d'où je suis partie. Et c'est à travers ce même tableau que l'angelot m'a fait faire des allers-retours entre l'hôpital et la Citadelle. Puisqu'il existe au moins une carte-poème utilisée depuis

des générations dans l'empire du Milieu, c'est que ce n'est pas une pratique réservée à la Citadelle... C'est une piste à garder en tête.

Meng s'éclaircit la gorge :

— Nous avons appris beaucoup de choses utiles dans l'empire du Milieu. Mais si avec tous ces éléments, l'art de Bai est la seule raison pour laquelle le chancelier Li était prêt à te tuer, Briséis, alors c'est là que se cache notre moyen d'affaiblir l'Élite. Et c'est là qu'il faut concentrer nos efforts. Nous devrions acheter des pinceaux pour que Briséis nous apprenne à peindre comme mon frère.

Enndall hocha la tête, un sourire au coin des lèvres. Reconnaître les qualités de son frère dans une telle déclaration avait dû coûter cher au général.

— Ça aurait pu être une bonne idée, mais il est trop tard, soupira Briséis. Le feng shui appartient à la culture chinoise. Dès que nous atteindrons notre prochaine destination, il faudra tout recommencer depuis le début. C'est vraiment bête, toutes ces heures passées à dessiner le pinceau à la verticale, entre ciel et terre, pour être guidée par les mouvements du *tchi*... Garder le bras en l'air si longtemps, ça fait un mal de chien. Et tout ça pour rien. Je sais quand le déclic s'est produit, quand j'ai enfin compris l'art de ton frère : dans la carriole, en chemin vers la montagne du Cheval Noir. Ballotés comme on était, j'ai cessé de m'intéresser au résultat de mon dessin, et je me suis enfin concentrée sur le mouvement, comme Bai n'arrêtait pas de me le répéter. J'ai été si proche de pouvoir voir des chimères... C'est pour cela que j'ai aperçu le reflet du dragon dans le miroir.

— Le *tchi* est le nom donné par le peuple de Meng pour désigner une force, mais cette force doit être universelle, remarqua Ohanko. Ce nouveau savoir est en toi, tu pourras sans doute encore l'utiliser.

— Si la maîtrise du *tchi* représentait un danger uniquement dans l'empire du Milieu, Li n'aurait pas trouvé d'inconvénient à te laisser repartir comme le voulaient les angelots, renchérit Enndall.

— D'ailleurs à ce propos, fit Liz, pourquoi crois-tu que les angelots voulaient te laisser repartir ?

— Si seulement je le savais...

— La dernière fois qu'ils ont essayé de te tuer, ils pensaient encore que la lettre de ton père avait été écrite dans le réel, réflé-chit Enndall. Nous savons que la Citadelle ne prend en compte que les preuves écrites dans le monde réel. Ils savent à présent que cette lettre ne peut pas les incriminer. Peut-être ont-ils changé de plan.

— Briséis reste la preuve qu'ils ont commis une erreur, dit Liz. Et s'ils espéraient racheter leur faute en livrant le vieil homme du désert à la Citadelle ? Peut-être espèrent-ils remonter jusqu'à la source de la résistance, maintenant qu'ils connaissent l'identité de Briséis.

Ils réfléchirent en silence aux conséquences de la théorie de Liz.

— Ce serait une bonne nouvelle s'ils n'avaient plus l'intention de nous tuer, tenta Aeneas, toujours prêt à voir le verre à moitié plein.

— Sauf s'ils pensent avoir une chance d'anéantir une bonne fois pour toutes la résistance, dit Enndall.

— Si les angelots nous espionnent comme nous espionnons l'Élite, ce sera à celui qui trouvera les faiblesses de l'autre le premier, conclut Meng. Le temps va nous être compté.

— Il ne nous reste que la moitié du sable des marchands, remarqua Liz. Nous allons devoir jouer serré. Engager le contact avec les prochains autochtones rapidement mais rester méfiants, puisque n'importe qui peut se révéler être un membre de l'Élite, un gardien ou un futur élève.

— Madame Titi l'Herbe, puis-je avoir de votre eau bouillante ? demanda Ohanko. J'ai fini mon travail avec notre blessé, il est temps de le réveiller.

Grâce à la décoction d'Ohanko, Leonel reprit connaissance brusquement et douloureusement, comme un homme à qui l'on jette un seau d'eau pour le débarrasser de sa gueule de bois. Les

cris des marchands ne cessant de brailler les bienfaits de leurs marchandises achevèrent de le réveiller :

— GOBE-DOUTE TOUT-PUISSANT ! COMPTE-GOUTTE BONDISSANT ! CASSE-CROUTE SAISSANT !

— QUI VEUT UN BEAU CADRE D'OR ? CHARPENTE INCASSABLE, OSSATURE PLIABLE, PORTRAIT ADMIRABLE ET PASSAGE IMPLACABLE !

— Faites-les taire, grogna-t-il en cachant sa tête sous ses coudes.

— Ils sont comme des coqs, y a que le soleil pour les faire taire quand il disparaît, gloussa la tisanière.

Leonel ouvrit un œil.

— Mais... fit-il en se redressant, vous êtes tous là ! Et... on est là !

Découvrant l'abîme sous ses pieds, il s'accrocha brusquement aux barreaux de la roue contre laquelle il était installé. Ohanko le poussa gentiment pour qu'il se rallonge.

— Nous avons été sauvés par un fantôme et vous par un dragon que Briséis a su capturer.

— Quoi ? Aïe ! Qu'est-ce qu'elle est encore allée vous raconter ?

— Et si vous le mettiez à la page le temps que j'aïlle faire un tour ? répondit Briséis, dérangée par l'envie de lui asséner un bon coup de pied. Liz, je peux t'emprunter quelques kalours ? Je dois aller acheter de l'encre.

— Arrête de faire ton gros bébé Leo, sourit cette dernière en piochant dans son sac à bandoulière pour tendre à Briséis quatre pièces de papier mâché, il n'y a que les idiots qui ne changent pas d'avis. Et il faut bien voir la réalité en face : les chimères existent, qu'on le veuille ou non.

Briséis avait repéré un grand étalage où acheter de l'encre. Elle se frayait un chemin dans la foule lorsqu'une épaisse nébuleuse envahit la place du Temps. Elle ne vit bientôt plus dans cette purée

de pois que le bout de son nez. Elle tenta de retrouver l'étalage en se guidant grâce aux voix des camelots, pour une fois bienvenues, mais buta contre le comptoir d'une roulotte.

— Excusez-moi, je cherche à acheter de l'encre, pourriez-vous m'indiquer où en trouver ?

Personne ne lui répondit. Tout à coup le nuage s'éclaircit, et dans la brume blanche apparut la silhouette d'un marchand assis en tailleur, les yeux dans le vague. Devant lui s'étendait une impressionnante collection de sabliers de toutes tailles. Modernes ou antiques, sculptés de motifs raffinés, mais tous recouverts d'une épaisse couche de poussière.

— Je vous reconnais, vous ! s'exclama Briséis.

Elle se retourna pour chercher le marchand des cartes du temps qui s'était trouvé en face, la fois précédente. Il lui adressa un sourire amical, à peine visible dans la brume. Elle traversa la rue pour aller le saluer.

— Bonjour ! Vous vous souvenez de moi ? Je suis venue il y a quelque temps.

— Naturellement jeune fille ! Je me souviens de vous comme si c'était hier ! Comment va notre belle théorie du temps de Neil Cuba Junior ?

— Justement, je voulais vous demander : où avez-vous trouvé cette sculpture ? Quelqu'un est-il venu vous l'apporter ?

— Oh, vous savez, j'en reçois tous les jours, et depuis la nuit des temps, s'excusa-t-il. Je ne garde pas de comptes, pensez-vous. On me l'a apporté, oui, c'est sûr, mais qui, et quand...

— Je comprends, soupira-t-elle. Dites... À propos de la théorie du temps de Neil Cuba Junior... Sur quel disque du réel pensez-vous que nous nous trouvions en ce moment ?

— Ça c'est une question plus facile ! Je dirais le quatrième.

— Ah... Bien, merci.

— Non, attendez, non plutôt le sixième. Oui, c'est ça, le sixième.

— Si vous le dites... répondit Briséis.

Le vieil homme aux sabliers, maintenant bien visible de l'autre

côté de la rue, ne semblait pas avoir bougé d'un pouce depuis le dernier passage de Briséis sur la place.

— Dites, le marchand de sabliers en face, est-ce que c'est le seul de la place ?

— Le seul et unique, mademoiselle !

— Merci.

Briséis traversa à nouveau la rue, s'éclaircit la gorge pour couvrir le brouhaha de la foule.

— Bonjour ! J'ai déjà un sablier, mais il manque du sable, je l'ai perdu. Pourriez-vous m'en vendre séparément ?

Peut-être bénéficieraient-ils de plus de temps dans la prochaine époque si elle parvenait à recharger le sablier ? Ne le voyant pas réagir, elle se risqua à promener ses doigts le long des beaux instruments de mesure. Elle en souleva un, révéla un rond de pous-sière parfaitement dessiné sur le comptoir. Elle sortit son sablier de sa sacoche et le tendit à hauteur d'yeux.

— Si je pouvais le remplir jusque-là, ce serait l'idéal.

Enfin le vieux marchand daigna tourner la tête. Il extirpa un bras de sa vieille toge cramoisie et lui montra trois doigts.

— Trois, acquiesça Briséis, soulagée. Pas de problème.

Elle sortit trois kalours et les lui tendit. Le vieux marchand plissa les yeux, siffla dans sa barbe et son bras rentra à l'abri de sa toge comme un serpent dans sa tanière.

— Trois yens.

— Bon, trois yens, acquiesça Briséis.

Elle partit chercher l'aide de Meng puis revint, ses trois pièces en main.

— Tibétains. Cinquième dynastie, grogna le vieux marchand.

— Mais c'est impossible ! s'emporta-t-elle.

Le vieil homme resta de marbre. De loin, le marchand de calendriers lui fit un signe de sympathie, riant sous cape. Briséis chercha un ton plus diplomate :

— Écoutez, j'en ai vraiment besoin. Si vous pouviez me dire au moins de quelle époque date la cinquième dynastie... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de s'arranger ?

— Il n'a pas changé d'avis depuis des millénaires, tu ne crois pas qu'il va faire une exception pour toi ? remarqua un jeune homme en s'arrêtant près d'elle.

Le sourire espiègle, les yeux clairs pétillants de malice et les traits doux du jeune homme firent réaliser à Briséis que pour une fois, elle n'était pas la plus jeune. Cela la mit de bonne humeur. Comme si, bizarrement, elle retrouvait un vieil ami.

Il repoussa ses longs cheveux noirs en arrière, fit rouler ses muscles d'athlète sous sa chemise de résistant, presque impudent.

— Pourquoi s'acharner à vouloir acheter un vieux sablier plein de poussière ?

— C'est du sable que je cherche. Peut-être que je pourrais en trouver ailleurs...

— Du sable ?

— J'ai déjà un sablier, expliqua-t-elle en le lui montrant.

— Tu veux mettre du sable ordinaire dans un sablier des marchands de sable ? s'esclaffa bruyamment son nouvel ami. Mais tu vas le ruiner, ton pauvre sablier ! On ne mélange pas de la poudre d'idée avec du sable ordinaire !

— De la poudre d'idée ?

— Depuis combien de temps voyages-tu ?

— Je ne sais pas... J'ai découvert deux espaces-temps.

Le jeune homme s'appuya contre le comptoir du vieux marchand pour mieux la regarder de haut en bas.

— Le sable vient de la récolte des fleurs de rêve, avant que les fées ne transportent les idées dans le réel. Tu connais l'histoire des fées ?

— Bien sûr... Je crois, ajouta-t-elle, n'ayant qu'un souvenir incertain de leur discussion avec le premier groupe de résistants qu'ils avaient rencontré en remontant de Grèce.

— La première fée a offert la notion de temps en cadeau à l'homme qu'elle aimait, pour qu'il puisse se projeter dans l'avenir, inventer la culture de la terre et prospérer.

— Parce qu'ainsi l'homme eut du temps à lui consacrer, poursuivit le jeune homme. Et quand il mourut, la petite fée répandit

d'autres idées du Monde du Rêve dans le réel en son honneur, et des milliers d'autres fées l'imitèrent ensuite. Naturellement c'est une image, la première idée de l'homme n'a pas été l'agriculture. Et le jeune homme n'est pas mort, du moins son esprit a survécu, dans le Monde du Rêve. C'est ensemble qu'ils ont décidé de répandre d'autres idées dans le réel. Et de temps en temps, ils remplissent un sablier pour aider un groupe de résistants.

— Les marchands de sable ? fit Briséis ahurie. L'homme et la fée sont les marchands de sable ?

Le jeune homme haussa les épaules, amusé.

— C'est une théorie. Ce qui est certain c'est que le sable dans leurs sabliers n'est rien d'autre que de la poudre d'idée à l'état pur.

— Nous avons découvert une histoire un peu similaire dans la dernière époque que nous avons visitée, dit Briséis. Un homme tombe amoureux d'un être céleste, une tisserande de nuages, qui lui offre quelque chose pour qu'il puisse la rejoindre. Dans cette histoire elle fait descendre un fil de soie pour permettre à son amoureux de gravir les neuf étages du ciel. Nous avons supposé que la légende ne devait pas raconter seulement une histoire d'amour, mais illustre aussi le passage des chimères entre les deux mondes.

— Vous avez vu juste. Les histoires du monde réel ne sont que des variantes de celles du Monde du Rêve. Et l'histoire de la première idée est surtout l'histoire du passage des chimères dans le réel, puisque les chimères sont faites de poudre d'idée.

— Quoi ? Comme cela ?

— Tout ce qui naît du Monde du Rêve est issu des fleurs de rêve. Les chimères naissent dans nos rêves, elles sont donc faites de poudre d'idée.

— Briséis ! Tu es là, s'exclama Liz, surgissant de la foule. Tu n'as presque pas mangé ni dormi depuis deux jours. Tu as des cernes à faire peur. Meng a acheté de quoi faire une bonne tambouille, viens par là avant de tomber d'inanition.

— C'est que...

— Ton nouvel ami n'a qu'à venir, s'il veut, ajouta-t-elle en la

prenant par les épaules. Moi, je ne te lâche plus tant que tu n'as pas avalé quelque chose.

Ils s'assirent au milieu de la place du Temps, et le nouvel ami de Briséis répéta son histoire au groupe.

— Comment es-tu certain qu'il s'agit de poudre d'idée ? demanda Leonel, une compresse de fortune appliquée sur son crâne endolori.

— N'avez-vous pas remarqué que le sable ne coule pas de façon régulière ? répondit le jeune homme. De combien de temps avez-vous disposé dans votre première époque ?

— À peine trois jours, dit Aeneas.

— Et dans la suivante ?

— Plus de quinze jours.

Le jeune homme sourit.

— Le sablier représente votre idée du temps. Le temps dont vous pensez disposer dans chaque époque. Tout dépend de vous.

— Les marchands de sable auraient pu nous prévenir, remarqua Briséis. Si nous avions su...

— Ce n'est pas si simple, le sablier obéit à une partie de toi que tu peux difficilement maîtriser. Tout se joue là, dans ton inconscient, dit-il en tendant le bras pour lui tapoter la tempe.

— De même que pour nos croyances ?

Le jeune homme hochait la tête.

— Difficiles à maîtriser, mais pas impossibles. Tu ne pourras pas retrouver de la poudre d'idée ici. Mais tu peux tenter de faire durer votre prochain voyage plus longtemps.

— Comment ?

— En visualisant que les grains tombent lentement. En prenant le temps de souffler, pour ne pas te laisser submerger par la sensation de manque de temps... Et bien sûr en évitant de te faire piquer à nouveau du sable. Comment est-ce arrivé, la dernière fois ?

— Un membre de l'Élite Alpha s'en est emparé pour emprisonner une chimère.

— C'est effectivement la seule façon de capturer une chimère. Seule une idée peut emprisonner une autre idée.

— L'Alpha m'a aussi dit que des angelots qui nous recherchent m'ont retrouvée grâce à la signature de mon sablier. Ils m'avaient localisée à l'aide de leur insigne dans notre première époque, puis je me suis servie devant eux du sablier pour relancer le temps qu'ils avaient arrêté. L'Alpha a utilisé le même sable pour emprisonner une chimère dans la deuxième époque.

— L'Alpha t'a dit la vérité. Pour les chimères, le monde réel est aussi flou et illogique que le royaume du rêve pour nous autres mortels. La seule façon pour eux de ne pas s'y perdre est de trouver des points d'ancrage issus de leur monde. Imaginez le pont qu'empruntent les chimères comme une corde tendue : il faut quelqu'un de chaque côté pour la tenir. Le sable du couple du désert quand il vole à l'intérieur des bulbes de verre, un insigne si quelqu'un porte son attention sur lui, la cloche qu'un membre de l'Élite fait sonner, une œuvre d'art lorsqu'elle est créée ou observée...

— ...Et la mise en scène d'une légende vécue par un peuple ?

— Précisément.

— Tu as l'air d'en connaître un rayon sur les chimères, remarqua Leonel d'un ton légèrement agacé. C'est quand même bizarre : la dernière fois qu'on est passés par ici, chacun en était encore à se demander si elles existaient vraiment.

— Eh oui, c'est ça le truc, répondit le jeune homme en riant. Ici, on ne rencontre que les gens qu'on est prêt à rencontrer. C'est très agaçant, il faut bien le reconnaître, même après plusieurs mois.

— Toi et ton groupe, vous avez visité beaucoup d'époques ? demanda Enndall.

— Il ne nous en reste plus qu'une.

— Et vous avez rétabli le flux ? Vous avez viré du réel les chimères contrôlées par la Citadelle ?

— On essaye, du moins...

— Comment ?

— Au début, on a tenté les trompe-l'œil. Beaucoup de

légendes parlent de paysages si réalistes que l'on peut y pénétrer. On a peint beaucoup de paysages. On peignait les chimères aussi, pour les attirer, et elles venaient tout près. Mais aucune chimère n'est assez bête pour foncer tête baissée dans une toile solide.

Même merveilleusement réalisé, un trompe-l'œil ne semblait pas suffire pour créer un passage. Briséis fronça les sourcils. Ils se heurtaient aux mêmes problèmes que les passeurs de la Citadelle. Elle avait imaginé que les passeurs étaient bloqués du fait de leur nature humaine. Mais peut-être s'était-elle trompée.

— À quel niveau du réel se trouvaient ces chimères que vous faisiez venir ? demanda-t-elle.

— Au deuxième, celui qui nous permet de les voir.

— Ce n'est probablement pas le bon. J'ai eu l'occasion d'observer des chimères sortir de tableaux à partir d'un plan qui leur était réservé. Il faut faire passer les chimères à travers les tableaux quand elles sont sur un disque plus élevé.

— Mais si elles sont sur un disque plus élevé, elles sont déjà dans le Monde du Rêve, et c'est précisément pour les renvoyer dans le Monde du Rêve que nous essayons de les forcer à traverser des tableaux. Les chimères descendent dans le réel à travers les œuvres d'art. Nous voulions leur faire prendre le même chemin dans l'autre sens.

— Ah oui, zut, bien sûr... Pardon... Je ne crois pas que les trompe-l'œil soient la solution. Je sais que c'est tentant. J'ai moi-même vécu ce sentiment de pouvoir pénétrer à l'intérieur d'une peinture, dans la Citadelle, quand j'ai regardé un tableau représentant la légende de la forteresse : le dragon noir de l'esprit et le rouge du cœur, se battant sous le regard du dragon turquoise de la sagesse. Les herbes hautes de la prairie me paraissaient si réelles, je sentais presque la brise me caresser le visage. Mais c'était un leurre. Je me demande même si la Citadelle n'expose pas ces peintures-là justement pour détourner l'attention. De pauvres passeurs que je connais semblent tenter de s'échapper par des trompe-l'œil depuis des années. Le niveau de précision de leurs peintures est impressionnant. Pourtant ils en sont toujours au même point.

— On est arrivés aux mêmes conclusions. La prochaine fois, on va se contenter de brandir un de ces cadres vides que vendent les marchands ici. La chimère sera peut-être l'élément qui transformera le paysage en tableau. Et nous ajouterons les babioles que nous recommanderont les marchands. Il doit y avoir une raison pour que tous ces objets se soient retrouvés sur la place du temps. Au fil des siècles les équipes de résistants ont dû leur trouver une utilité. Nous les avons imaginés comme les pièces d'un puzzle. Personne n'a encore réussi à les assembler toutes dans le bon ordre, mais en cherchant un peu, nous parviendrons peut-être à trouver la combinaison d'outils qui forcera les chimères à traverser les étages dans l'autre sens.

— Vous avez presque fini votre voyage, et vous n'avez encore jamais réussi ?

Le jeune homme sourit à Leonel :

— Nous avons découvert beaucoup d'éléments qui pourront servir aux prochains. Un jour, quelqu'un trouvera la solution.

— Mais renvoyer les chimères dans le Monde du Rêve n'est qu'une première étape, pour affaiblir la Citadelle ! fit Briséis. Après il faudra découvrir qui est son Grand Gestionnaire, et comprendre ce qu'il gagne à contrôler le monde. *Ensuite* seulement pourrons-nous espérer trouver son Grand Secret, qui lui permet de rester cachée. À ce rythme, il faudra encore des siècles pour en arriver là !

Le jeune homme haussa les épaules :

— Oui, ce n'est pas impossible. Mais la quête des résistants a démarré depuis plusieurs siècles, alors ce n'est pas si grave. Ici ça n'a pas tellement de sens, puisque le temps n'existe pas.

Briséis plongea son regard dans l'abîme, cherchant à calmer l'angoisse qu'elle sentait monter. Elle ne pouvait se permettre d'attendre que d'autres trouvent la solution, quelques années ou quelques siècles plus tard. En devenant élève de la Citadelle, elle avait signé un contrat. Si elle parvenait à la fin des neuf mois que lui accordait l'école secrète avant d'avoir trouvé le moyen de la vaincre, c'en était fini pour elle. Elle passerait le reste de sa vie

écartelée, son esprit prisonnier de la forteresse comme tous les élèves ratés, son corps étendu tel un légume dans la maison de banlieue de sa mère.

— Tu peux voir les chimères, alors ? demanda Liz au jeune homme.

— De temps en temps, pas toujours. Mais on peut au moins les deviner. Cet Alpha à qui tu as parlé, es-tu parvenue à lui prendre sa bague et sa cloche ?

— Je... J'aurai sans doute pu, répondit Briséis, mais à vrai dire sur le moment je n'y ai pas pensé.

— Dommage... Nous avons essayé plusieurs fois, mais les Alphas sont rarement seuls.

— C'est grâce aux angelots que nous sommes toujours en vie. Ils avaient demandé à l'Alpha de nous laisser partir. Mais pourquoi ?

— Pas la moindre idée. À votre place, je ne baisserais pas ma garde. Il faut se méfier des angelots comme de la peste, ils sont très intelligents.

— As-tu entendu parler d'une carte-chanson, pour accéder à un passage de la Citadelle ? demanda Meng.

— Carte-chanson ? Non. J'essayerai de me renseigner.

— Llyr ! Il faut y aller, dépêche-toi !

Le jeune homme se retourna, fit un geste de la main.

— Ouais, ouais, ça va, j'arrive ! Je suis désolé les amis, mais je dois vous laisser. Même dans un hors-temps, on passe son temps à courir. Bonne chance.

— Llyr, c'est ton nom ? demanda Briséis, stupéfaite.

Voilà où elle avait cru reconnaître ce visage, ce regard. Dans un Llyr beaucoup plus âgé.

— Tu viens de Sparte ? demanda Aeneas, lui aussi interloqué.

— On dirait que c'est peint sur mon visage ! s'exclama Llyr, amusé.

— Llyr ! On y va maintenant !

— J'arrive ! Ce qu'ils peuvent être fatigants à la longue, je vous jure !

— As-tu déjà vu cette lettre ? demanda Briséis, dépliant précipitamment la lettre de son père.

— Non, jamais. C'est quoi comme langue ?

— Du français. Un messenger viendra te l'apporter un jour, plus tard. Je crois... Si tu la reçois, il faudra que tu la gardes très précieusement. Si tu pouvais demander son nom au messenger... Tu ne me le donneras pas – je veux dire, tu ne m'as pas donné de nom, mais on ne sait jamais, peut-être que parfois, les choses changent.

— On va se revoir, alors, fit Llyr. Dans longtemps ?

— Assez, oui. Quarante ans peut-être, je ne t'avais pas reconnu.

Llyr éclata d'un rire franc.

— Je ne mourrai pas jeune alors !

Le sourire de Briséis se crispa. La prochaine fois qu'il lui dirait au revoir, il n'aurait plus que quelques instants à vivre. Il allait être exécuté par une harpie en même temps qu'Imène, la femme d'Aeneas. Quelle sensation bizarre, quel étrange secret à garder... Y avait-il sur cette place, autour d'elle, quelqu'un qui sache déjà comment elle, Briséis, mourrait ?

— Ne t'inquiète pas, je la garderai au chaud ta lettre, ajouta Llyr, interprétant son mal-être de travers. Allez, ne perdez pas courage les amis !

— Quel fanfaron, maugréa Leonel, la main sur le front, une fois le jeune homme parti. Il m'a fait mal à la tête, à gueuler comme ça.

Briséis regarda Llyr s'éloigner dans la foule de costumes blancs, considéra la lettre ouverte dans ses mains. Elle aurait dû profiter de la situation pour lui poser plus de questions. Combien de fois avaient-ils eu l'occasion d'en apprendre autant ?

— Attention ! cria un homme qui portait un gobelet fumant.

Un mouvement de foule bouscula Briséis, plantée au milieu de la place. Un peu de café gicla sur sa lettre.

— Désolé mademoiselle.

— Ce n'est rien, fit-elle, agacée, tamponnant le liquide de sa manche pour ne pas abîmer la lettre.

Des taches brunâtres se formèrent, dessinant de petites étoiles sur le papier blanc. L'une d'elles, plus grande, entourait le nom de son père en bas de la feuille. Briséis la reconnut aussitôt, et en elle, tout s'effondra.

— Ça va ? lui demanda Aeneas en la voyant toute pâle.

— C'est celle-là...

— C'est celle-là quoi ?

— Qu'il doit recev... Où est-il ?

Fouillant la foule du regard, elle aperçut le groupe de Llyr au bord de la place. Ils se tenaient déjà la main, en file indienne, pour reprendre leur chemin.

— LLYR ! ATTENDS ! cria-t-elle, se lançant à leur suite en brandissant la lettre.

Par chance, Llyr avait l'ouïe plus fine que le facteur. Il se retourna et attendit qu'elle le rejoigne.

— C'est moi, c'est moi qui dois te la donner, laissa-t-elle échapper, essoufflée, en lui plaquant la lettre dans les mains. Je viens de m'en rendre compte. Tu me la redonneras quand tu me reverras.

— Dans quarante ans, oui, ça va, j'ai compris, rit-il, glissant la lettre dans sa besace. Bon alors bonne vie, et à pas si bientôt !

Briséis regarda le groupe s'éloigner avec une pointe au cœur. Elle lui avait abandonné son seul lien avec son père. Elle aurait dû recopier le texte. Elle avait beau avoir lu la lettre une centaine de fois, elle avait beau croire la connaître par cœur, ce n'était pas la même chose que de l'avoir entre les mains ou contre sa poitrine, de pouvoir la relire quand bon lui semblait, dès qu'elle se sentait perdre pied. Et puis elle connaissait la suite de l'histoire. Elle ne reverrait plus sa lettre.

Quelle étrange chose, se dit-elle, toujours accrochée à la vision du petit groupe s'éloignant dans le vide. Llyr avait reçu la lettre grâce à leur rencontre sur la place du Temps, qui n'aurait pu avoir

lieu s'il ne lui avait pas d'abord transmis la lettre, à Sparte. Elle en perdait son français.

Benji aurait une réponse, il en avait toujours une. Elle fut soudain prise d'une envie d'écrire, comme chaque fois qu'elle sentait la réalité lui glisser entre les doigts. Il lui fallait de l'encre.

— Courier.

Briséis tourna la tête et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Le facteur ! s'écria-t-elle.

— Toujours le même, répondit celui-ci, de bonne humeur.

Il portait son képi jaune, l'ombre de la visière descendant jusqu'à sa moustache, plus courte que lors de leur première rencontre. Il semblait attendre quelque chose d'elle.

Elle réalisa tout à coup qu'il lui tendait un papier plié en deux. Elle le déplia, et son cœur fit un nouveau bond.

Elle tenait dans ses mains la lettre de son père, sur du papier encore plus immaculé que la première fois. Pourtant il s'agissait bien de la même lettre. Elle l'avait suffisamment étudiée pour reconnaître chacune de ses imperfections, chaque hésitation du trait.

— Qui vous l'a donnée ? demanda-t-elle avant qu'il n'ait l'idée de s'échapper.

— Toi.

Elle l'étudia un instant, pour voir s'il se moquait d'elle. Mais il avait l'air très sérieux.

— Je ne m'en souviens pas...

— Parce que tu me l'as donnée dans ton futur. Tu m'as dit de te la donner dans ton passé.

— J'ai dit ça ?... Et pourquoi vous me la donnez maintenant précisément ?

— Ben je ne vais pas te la donner à un moment où tu l'as déjà ! On ne peut pas mettre un objet deux fois dans le même espace-temps ! Sous prétexte que ça a l'air d'être le bazar, les gens s'imaginent qu'on peut faire n'importe quoi. Il y a des règles, quand même.

Il n'avait pas l'air pressé de partir. Les yeux brillants, il l'observait se débattre pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Quand est-ce que je me la suis envoyée ? balbutia-t-elle.

— La première fois, ou les fois d'après ?

— Je me la suis envoyée plusieurs fois ?

— Tu *vas* te l'envoyer plusieurs fois. Nuance.

— Combien de fois ?

— Oh là ! j'ai perdu le compte !

— Mais pourquoi ?

— Qu'est-ce que j'en sais moi, tu ne me l'as pas dit... C'est peut-être pour t'envoyer des indices.

— Des indices ?

— Tu sais, pour guider ton passé vers ton futur, avec les connaissances que tu as dans ton futur.

Briséis acquiesça pensivement, parcourut les phrases si familières. S'il y avait là des indices ajoutés au texte d'origine, ils étaient vraiment bien cachés.

— Pourquoi je ne me dirais pas les choses simplement, au lieu de me laisser des indices ?

— Peut-être que justement, tu t'es rendu compte que tu ne pouvais pas tout te dire. Alors tu te laisses des clés à découvrir petit à petit. C'est facile pour toi d'imaginer ces indices, puisque tu sais déjà quand vont arriver les événements qui vont t'aider à comprendre tes indices.

À présent, le facteur semblait réellement s'amuser. Briséis répondit d'une petite grimace dubitative.

— C'est tordu, votre histoire...

Il haussa les épaules.

— C'est juste une hypothèse. Ça concorde avec ce que dit ton père.

Il pointa un paragraphe du doigt et récita :

— *Il faut respecter l'ignorance du passé, car les erreurs qu'elle engendre nous poussent à construire l'avenir.*

— Vous l'avez lue ? s'exclama Briséis, repliant la lettre dans un geste protecteur.

— Elle était ouverte, ce n'est pas de ma faute.

Briséis glissa le papier dans son sac. Si elle se renvoyait effectivement la lettre, il faudrait qu'elle fasse plus attention à la protéger.

— J'ai écrit une lettre pour vous faire revenir. C'était il y a quelques semaines, vous n'êtes jamais venu la chercher.

— Je ne manque jamais une lettre ! s'offusqua le facteur.

Briséis extirpa de son sac la lettre écrite à son père avant son épopée en Chine. Heureusement, elle n'avait pas eu l'idée de s'en débarrasser.

Le parchemin roulé et maintenu par une ficelle, bien écrasé après quelques semaines mouvementées, éveilla tout de suite la curiosité du facteur. Il ne chercha pas à l'ouvrir mais caressa du doigt le nom, Lucien Riccetti, écrit le long du rouleau.

— Avec quoi as-tu écrit cette lettre ?

— Une plume.

— Je peux la voir ?

Briséis sortit sa plume tachée de noir, plus soigneusement rangée sur le dessus du sac.

— Tu écris avec ça ? s'exclama le facteur, refusant de prendre la plume qu'elle lui tendait. Mais pourquoi tu fais une chose pareille ? C'est dangereux, les plumes d'angelot !

— Une plume d'angelot ? Pourquoi est-ce dangereux ? demanda-t-elle, étudiant sa plume sous un nouveau jour.

— Parce qu'elles fonctionnent avec les règles déviées de la Citadelle ! Forcément que je ne l'avais pas vue, ta lettre ! Je travaille pour le rêve libre, moi !

— C'est vraiment dangereux ?

— On ne sait jamais ce que l'on risque avec la Citadelle, mais quand le mal est fait, c'est trop tard pour revenir en arrière ! De toute façon, Lucien Riccetti n'est pas joignable. Je ne peux faire passer des lettres qu'entre les voyageurs et lui ne voyage pas, je ne le trouve pas. C'est celui qui a écrit la lettre, non ? C'est ton père ? Désolé, mais tu ne pourras lui parler que lorsque tu auras fini ton voyage. Bon ! Le devoir m'appelle, s'exclama-t-il en enfourchant

son monocycle. Ne fais pas trop de bêtises, et j'espère bien ne plus te revoir de sitôt !

Un coup de pédale suffit à faire basculer le vélo dans le vide. Le facteur chuta comme une pierre, pédalant à toute vitesse, jusqu'à ce que de petites ailes se déploient de chaque côté de la roue, permettant au monocycle de reprendre doucement sa course entre les nuages.

— Tout va bien ?

Enndall était venu la rejoindre. Il passa un bras autour de ses épaules.

— Oui, répondit Briséis, refermant d'une main la toile de son sac pour mieux dissimuler la plume qu'elle venait de ranger. Llyr a promis de nous aider, le temps venu.

— Je me doute bien, répondit Enndall. Je veux dire, c'est ce qu'il a fait finalement, non ?

— Enndall, sur quel étalage as-tu acheté ta plume ?

— Ma plume ?

— Pour écrire.

Le chevalier retira son bras.

— Pourquoi veux-tu que je me sois acheté une plume ? Tu sais bien que je ne sais pas écrire.

Briséis se tue un instant. Elle avait oublié ce détail.

— Pardon, c'est juste que j'ai perdu la mienne, se rattrapa-t-elle. Je pensais que je pourrais peut-être en racheter une, mais je n'ai pas d'argent non plus, alors si je pouvais utiliser celle que...

— Tu ne peux pas écrire avec la plume de l'angelot, c'est beaucoup trop dangereux, rétorqua-t-il, posant lui aussi une main protectrice sur son sac. On ne sait pas quelle magie y est reliée. Elle nous a déjà fait repérer une fois en Grèce, on ne va pas prendre de nouveaux risques.

— Non, bien sûr, tu as raison, l'assura-t-elle. J'emprunterai celle d'Ohanko.

— De toute façon, nous avons décidé de dépenser tout l'argent de Meng : il n'en aura plus besoin avant son retour dans l'empire du Milieu. Ohanko a proposé de reprendre l'idée de Llyr pour

attraper les chimères. Je pense qu'il a raison. Nous avons quelques courses à faire, il faudra trouver ensemble ce qui pourrait nous être le plus utile, hormis des pinceaux de feng shui. Viens, si tu veux une nouvelle plume, on t'en achètera une.

Briséis le suivit, bouillonnant à l'idée qu'il ait repris la plume de l'angelot en Grèce sans le leur dire. Quant à elle, elle aurait dû se douter de son origine : il fallait bien une plume pareille pour la transporter dans la Citadelle. Elle avait refusé de voir l'évidence, trop intéressée par l'usage qu'elle en faisait...

Les autres se trouvaient déjà devant un étalage de miroirs, testant la taille et le poids de chaque objet. Liz se scandalisait de ne trouver aucun miroir pliable. Après le miroir – un modèle assez simple, non pliable –, ils se penchèrent sur les pinceaux et quelques cadres de tableaux, pliables cette fois.

Il ne s'est rien passé, je n'ai rien à me reprocher, se répétait Briséis tout en achetant de l'encre. Si les angelots avaient utilisé la plume pour s'introduire dans le groupe à travers elle, comme ils l'avaient fait avec l'oracle en Grèce, ses amis l'auraient déjà remarqué. Enndall s'inquiétait pour rien...

Près de l'étalage des sphères divinatoires, elle se rappela le dernier conseil de Fu Tsi, qui lui aussi s'était préoccupé de son usage de la plume. Sans doute avait-elle effectivement joué avec le feu. Elle se promit de s'en débarrasser.

Puis, au moment d'acheter deux filets à papillons et un entonnoir, elle se dit qu'elle la garderait quand même dans son sac, au cas où.

Leurs trouvailles bien empaquetées, ils se rapprochèrent du centre de la place pour écouter une grande femme à la peau noir ébène débattre de l'importance des chimères avec une jeune aborigène.

Le sujet n'était pas nouveau, et Briséis eût vite fait de s'ennuyer.

Elle sortit son carnet de notes, le feuilleta distraitement. Elle s'arrêta plus longuement sur les phrases de Benji, nettement reconnaissables par leur côté penché et précipité. Elle contempla les

lettres réorganisées pour former les prénoms de son père et son frère : Neil Cuba et Lucien BA, Junior et Jules. Elle tourna la page suivante comme la page d'un roman, imaginant le plaisir qu'elle aurait pu trouver à découvrir la suite de l'histoire, la résolution d'une énigme. Qu'était-il arrivé au quatuor infernal, les courageux Neil, Junior, Lucien et Jules ?

Emportée dans sa rêverie, elle ne remarqua pas tout de suite les phrases qui s'inscrivaient lentement sur la page. Elles n'étaient pourtant pas le fruit de son imagination :

Lucien Riccetti travaillait pour le Centre national de la recherche scientifique depuis douze ans lorsqu'il a brutalement donné sa démission pour ouvrir son propre centre de recherche, dans un ancien garage. Il a passé plus d'un an à aménager le garage, à l'isoler, le munir d'appareils technologiques qu'il fabriquait lui-même.

Aucun résultat de recherche n'a été publié sous son nom. On ne peut découvrir la nature des appareils qu'il construisait qu'en recoupant les notes de frais retrouvées dans les magasins spécialisés où il se fournissait. Après la période de construction, c'est le silence pendant un peu plus d'un an. Puis on retrouve la trace de Lucien grâce à sa femme, Annie, qui l'a conduit à l'hôpital la première fois, et a rempli une déposition. J'ai la déposition sur cassette, avec moi.

Briséis referma promptement son carnet. Elle ne répondrait pas. Elle venait de se promettre de ne plus utiliser la plume.

Sa mère lui avait déjà raconté ce qui s'était passé. Cet enregistrement ne lui apprendrait rien. Au cours de ses recherches, Lucien était devenu de plus en plus instable, irascible, et s'était mis à boire. Annie avait fini par le conduire à l'hôpital. Point final. Pourquoi sa mère lui aurait-elle caché des éléments ?

Elle rouvrit le carnet. Benji avait ajouté trois petits points de suspension sous son texte. Elle claqua les pages entre ses mains. Elle ne répondrait pas.

Ses doigts glissèrent doucement le long de la couverture du cahier, jouèrent avec les pages.

La magie de la plume pourrait-elle seulement marcher sur la place du Temps ? Après tout, elle n'avait échangé avec Benji qu'en Chine, les règles étaient peut-être différentes ici...

Ne serait-ce pas une découverte importante si la communication s'avérait également possible au beau milieu du ciel ? Un jour arriverait sans doute où elle se mordrait les doigts de ne pas avoir eu le courage de vérifier un fait aussi capital...

Elle plongea la main dans son sac, fouilla quelques instants, en ressortit sa plume et prit soin d'afficher une expression de surprise.

— Tiens ! Elle était là ! Je l'ai retrouvée !

Mais personne ne lui prêtait attention.

NEIL CUBA & FILS

*B*enji releva la tête dès qu'elle apparut. Il ne pouvait toujours pas la voir mais semblait avoir développé une aptitude à ressentir sa présence.

Sans rien dire, il posa son magnétophone sur la table, et appuya sur le bouton de lecture. Un grésillement se fit entendre, puis une voix frêle, éteinte, mais aux résonances merveilleusement familières. Briséis n'avait pas réalisé à quel point sa mère lui manquait. Elle s'assit sur le bord de la table pour mieux s'imprégner de la musique de ses mots.

« Depuis combien de temps n'a-t-il pas mangé ?

— Trois jours. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Cela faisait déjà un moment qu'il refusait de venir manger à table avec nous. Il disait qu'il n'avait pas le temps, que chaque minute comptait. Je venais lui apporter ses repas, son atelier est de l'autre côté de la rue, au bout d'une impasse. Je pensais pouvoir l'aider... Si je lui permettais de se concentrer entièrement sur ses recherches, il aurait peut-être trouvé plus rapidement, et les choses seraient redevenues comme avant. Je voulais qu'il termine avant

la naissance de notre fils... Que son père soit là pour l'accueillir... Il y a trois jours notre voisin, chez qui se trouve le laboratoire, est parti en voyage. Lucien en a profité pour jeter dans la poubelle tout ce que je lui apportais.

— Ce rapport dit que votre mari montre également des signes de privation de sommeil.

— Cela faisait un moment qu'il refusait de rentrer dormir à la maison.

— Pour ne pas perdre de temps ?

— En partie.

— Et son taux d'alcoolémie ?

— ... Est-ce qu'on vous a expliqué la nature de ses recherches ?

— Non...

— Mon mari a quitté le CNRS il y a deux ans pour se consacrer à l'étude du potentiel physique des rêves. Personne ne l'a pris au sérieux. La mode dans les cercles scientifiques est plutôt à l'inverse : on étudie l'absence de matière du monde physique. Mais ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre.

— Non.

— Lucien a toute sa tête. Même s'il a parfois des idées excentriques, il a toujours été considéré parmi ses pairs comme un scientifique brillant. Ce n'est pas la nature de ses recherches qui le discrédite, mais sa façon de ne supporter aucun délai, ni aucun compromis. Il est comme tous les grands de son domaine, il fonctionne à l'instinct. Pour lui, vérifier une hypothèse qu'il juge valable avec des contre-hypothèses est une pure perte de temps.

Puisque le CNRS ne voulait pas l'épauler, il a construit son propre laboratoire et s'est mis à expérimenter sur lui-même. Il s'endormait dans le scanner qu'il s'était fabriqué, enregistrait son activité cérébrale et l'analysait au réveil.

Au début, tout marchait comme il le voulait. Il était très content, il me disait même que ses recherches avançaient mieux que tout ce qu'il aurait pu espérer. Puis ça ne lui a plus suffi. Il pense toujours pouvoir gagner du temps, il brûle les étapes, quitte

à se mettre en danger. Il a voulu trouver le moyen de prolonger ses phases de sommeil paradoxal pour mieux pouvoir les observer. Ses périodes de rêve, je veux dire.

— Oui, j'avais compris.

— Pardon... À partir du moment où il s'est mis à jouer avec son sommeil, tout a commencé à aller de travers. Il passait d'une euphorie totale à une profonde dépression en l'espace de quelques heures, piquait des crises pour un rien. Je ne le reconnaissais plus. J'ai essayé de le dissuader de continuer, mais il est tellement têtu... Il disait que boire l'aidait dans ses expérimentations. J'ai voulu cacher les bouteilles de whisky, mais il s'est mis dans une colère noire.

Il a commencé à me voir comme une ennemie. Il ne me laissait plus entrer dans le labo, il ne me racontait plus rien de ses essais, et adressait à peine la parole au voisin, qui n'avait pas le cœur de le mettre dehors. J'étais inquiète bien sûr, mais je ne savais vraiment pas quoi faire. J'ai pensé que si je le soutenais... Parfois, le soir, quand je venais lui apporter à manger, je l'entendais pleurer tout seul derrière la porte. J'ai profité d'un de ses éclairs de lucidité pour le convaincre de venir se faire soigner. Il ne va vraiment pas bien. Il faut que vous l'aidiez...

— Tenez.

— Merci.

Annie fit grésiller l'appareil en se mouchant, puis reprit :

— Je crois que... Je crois qu'il n'est pas sûr de savoir ce qui lui arrive non plus, malgré tout ce qu'il peut dire. C'est pour ça qu'il a accepté de me suivre aujourd'hui.

— Ne vous inquiétez pas, Mme Riccetti, votre mari est entre de bonnes mains. Rentrez vous coucher et revenez demain matin. Nous serons plus en mesure de vous dire ce qu'il en est. »

. . .

Un clic signala la fin de la bande. Benji sortit la cassette du magnétophone. Il portait au doigt la bague que lui avait donnée Katie, la passeuse. Il fit sonner la cloche fendue posée sur la table.

Briséis ravala la boule coinçée dans sa gorge. Quelle sorte de père préférait s'effondrer en larmes devant ses recherches plutôt que d'ouvrir la porte à sa femme enceinte ?

— *Qui est la femme qui l'interroge ?* demanda-t-elle enfin.

— Je ne sais pas, répondit Benji après un moment. Cet enregistrement est la dernière chose que j'ai pu trouver à propos de ton père. À part bien sûr ses fiches de présence, ce qu'il a mangé pendant ses trois ans d'hôpital avant qu'Annie le récupère, des tests de sang et autres choses bénignes. L'enregistrement était dans le dossier de ta mère, c'est sans doute pour ça qu'il n'a pas été mis de côté, comme le reste des informations sur Lucien Riccetti.

— *Et sur moi et mon frère ?*

— Rien de bien extraordinaire. Vos carnets de santé et de correspondance. Je n'ai rien trouvé à propos de Jules qui aille au-delà de l'âge qu'il est censé avoir. Onze ans, n'est-ce pas ?

— *Oui.*

— Tout a sans doute été confisqué par la Citadelle, comme pour ton père. Voilà pourquoi je ne pouvais pas trouver le dossier de Neil Cuba Junior chez les passeurs, l'autre jour.

— *Confisqué par l'Élite, ou par un gardien, comme le docteur Moulin ?*

— Cela revient au même.

Elle s'était attendue à ce que Benji la bombarde de questions, mais il se contentait d'étudier le vide que laissait son invisibilité avec une intensité palpable.

— *Tu regardes toujours trop sur la droite. C'est un peu déstabilisant,* nota Briséis, pour sortir du silence embarrassant qui s'installait.

— C'est que c'est dur de juger sans pouvoir te voir.

— *Tu n'as qu'à regarder ce Minotaure, là, au coin du cadre,* décida Briséis en pointant inutilement un tableau derrière elle. *Je*

vais me mettre juste devant. Comme ça, j'aurai vraiment l'impression que tu me parles.

Elle se plaça devant le tableau, regretta aussitôt sa démarche. Il était beaucoup plus simple de passer certaines choses sous silence en évitant de croiser son regard.

— Salut Briséis, fit Benji, tu as une bonne tête ce soir. Un peu trop poilue peut-être.

— *Je n'étais pas sûre de pouvoir te faire confiance, trancha-t-elle. C'est pour ça que je n'ai rien dit avant. Je suis désolée.*

— Non, je comprends, ici les murs ont des oreilles. Mieux vaut se contenter du minimum.

— *Tu... Tu ne veux pas savoir comment j'en suis arrivée là ?*

— Pas si cela peut te mettre en danger. Et j'imagine bien que c'est le cas ?

— *Oui... sans doute.*

— Alors gardons chacun nos petits secrets.

— *Comment t'en es-tu sorti avec Katie et l'autre passeur ?*

— Ils m'ont jeté dehors juste après que tu as disparu. Ce n'est pas grâce à eux que j'ai retrouvé ton identité et celle de ton père, si c'est ce que tu veux savoir.

— *Maintenant que tu sais qui je suis, est-ce que tu ne pourrais pas me donner la carte-chanson de la Citadelle ?*

— Désolé, c'est confidentiel.

— *Il va falloir nous faire confiance, sinon nous n'avancerons pas,* protesta Briséis.

Benji approuva d'un hochement de tête mais ne répondit pas.

— *Où as-tu trouvé ta plume ?* enchaîna-t-elle.

— Je te retourne la question.

— *Qui te dit que j'ai une plume ?*

Benji eut un sourire entendu, puis reprit innocemment :

— Il va falloir nous faire confiance, sinon nous n'avancerons pas.

Un vent violent frappa Briséis à la poitrine et lui coupa le souffle. L'instant d'après, elle se trouvait à nouveau sur la place du

Temps. Liz se tenait penchée au-dessus d'elle, la plume de l'angelot dans les mains.

— Ma plume ! protesta Briséis hors d'elle, j'étais en train d'écrire !

— Je vois bien, et ce n'est plus l'heure. Tu as entendu Enndall, il faut dormir maintenant. Je n'ai pas l'intention d'être entraînée dans le vide parce que tu tombes de sommeil demain matin.

— Tu n'avais qu'à le dire, pas la peine de m'arracher la plume des mains !

— Je te l'ai répété trois fois ! Ce n'est pas de ma faute si tu es bouchée !

Liz lui jeta la plume, qui glissa dans un tourbillon d'air. Briséis se précipita pour la rattraper et la fourra dans son sac en foudroyant Liz du regard.

— Non, c'est très rare de rencontrer un autre résistant dans son propre espace-temps, répondait une femme à Meng, assis en tailleur près du feu. C'est étrange que vous ayez pu rencontrer ce Llyr. Il n'y a que la lettre pour l'expliquer. Il vous attendait, alors il vous a trouvés. Vous avez eu de la chance...

— Vous n'avez jamais reçu d'aide ? Même pas d'un archétype ?

— Vous avez reçu de l'aide d'un des esprits du Monde du Rêve ?

— Quoi ?...

— Les esprits archétypes, les personnages qu'on retrouve dans les différentes cultures de l'humanité, avec leurs traits de caractère reconnaissables : le héros, le fou, le sage, le messager... Par exemple, le vieil homme du désert est un sage, et le facteur sur son monocycle est un messager. Lequel vous a aidé ?

— Oh ! Non, je veux parler des êtres du monde physique, des humains qui naissent avec les traits de caractère d'un esprit archétype. Vous savez, ces gens qui sont un peu... Enfin qui vivent dans leur monde imaginaire. L'un d'eux vous a-t-il aidé ?

— Ah, ceux-là ! Non... Les archétypes humains ne comprennent pas l'origine de leurs dons. Ils perçoivent l'existence

du Monde du Rêve, mais ils interprètent leurs visions à travers le prisme de leurs cultures, et il n'y en a jamais deux qui vous disent la même chose. On ne peut pas compter sur eux. Dans le réel, nous sommes seuls contre l'Élite.

Longtemps, Briséis resta éveillée, contemplant la danse des nuages sous l'éclat lunaire, emmitouflée dans son lit d'étoiles.

BAIN ET COCHONS

Is se levèrent à l'aurore, pour s'exercer à peindre sous les directives de Briséis, avant de reprendre la route. Les résultats ne furent pas très concluants. Malgré un enseignement dispensé par un expert, il avait fallu plusieurs jours d'acharnement à Briséis pour commencer à percevoir la subtilité de l'énergie qui pourrait la guider. Elle peina pour mettre des mots sur une sensation qu'elle comprenait à peine, qu'elle devinait tout au plus. Il fallait suivre ses impulsions, sans réfléchir, sans chercher à savoir si l'énergie du *tchi* les traversait, ou si le mouvement résultait du fruit de leur imagination. Meng leva un sourcil en l'entendant prononcer le mot « impulsion ».

— Pas étonnant que mon frère t'ait choisie comme élève, soupira-t-il dans sa barbe.

Après deux heures d'exercices, Enndall conclut que plusieurs sessions seraient nécessaires, et qu'il faudrait parfaire leur éducation sur le terrain, dans leur prochaine époque de destination.

Liz mit à nouveau tout le monde en ligne pour étudier leurs possibilités d'atterrissage. Briséis la soupçonnait de le faire simplement par plaisir de mener les hommes du groupe par le bout du nez : ils s'étaient rendu compte qu'Ohanko avait déjà croisé le

chemin de quelques hommes blancs chez lui, avant son voyage. Son époque venait forcément après celle du chevalier, et avant le vingtième siècle, auquel Leonel appartenait.

Ils s'intéressèrent ensuite à leurs achats de la veille. Ils auraient aimé tester les théories de Llyr et tenter de piéger une chimère à l'abri de la place du temps. Sachant leurs espoirs vains, ils se contentèrent de distribuer à chacun un rôle, pour réagir rapidement quand l'occasion se présenterait. Briséis serait naturellement chargée d'attirer les chimères avec ses dessins. Meng maintiendrait le miroir en ligne de mire. Aeneas et Ohanko, vifs et agiles, se tiendraient prêts à bondir avec leurs deux attrape-idées. Leonel brandirait le cadre déplié et Liz tenterait d'utiliser son expérience du futur pour trouver une utilité aux objets que leur avaient recommandés les marchands : un entonnoir, une boule de cristal, un dé à coudre et un éventail. Enndall resterait en alerte, l'épée à la main, au cas où leurs expériences tourneraient mal.

La suite de leur plan tenait sur un mouchoir de poche : ils se rapprocheraient du centre du gouvernement pour observer l'Élite, chercheraient à connaître les légendes dominantes de l'époque, et croiseraient les doigts pour que ce voyage-ci se déroule mieux que le précédent. Malgré tout Briséis se sentit revigorée, au moment de ressortir les instruments de la vieille femme du désert, et de faire le premier pas dans le vide, sur leur prochain escalier invisible. Elle ne s'était jamais sentie aussi proche de ses compagnons. Ils avaient à présent des clés en main. Et ils avaient un plan.

Le ciel était clair comme une mer d'azur. Le soleil caressait doucement son épiderme. L'air frais de la matinée emplissait ses poumons. Le silence irréel et l'absence totale de repères terrestres rendaient leur progression abstraite, et retiraient presque à Briséis toute sensation de danger. Le chemin translucide, parsemé d'éclats lumineux de brume de parfum, s'ouvrait à eux comme une nouvelle promesse.

Briséis se serait crue au paradis sans cet agaçant fumet qui

affluait de temps à autre. De plus en plus fréquent. De plus en plus puissant.

— Vous ne sentez pas comme une odeur ? demanda enfin Enndall, en tête de file.

— Un peu que je la sens, mais à chaque fois que j'ouvre la bouche, on me traite de chochette, remarqua Liz.

— Nous ne devons pas être loin du point de passage, restons sur nos gardes, appuya Meng.

— Mais nous venons à peine de partir, dit Briséis, ce n'est sûrement pas...

D'un coup, la lumière rassurante des cieux disparut, écrasée par les ténèbres. Le sol se ramollit sous ses pieds, une terre visqueuse et froide pénétra ses sandales, l'engloutit jusqu'aux chevilles, lui fit perdre l'équilibre. Elle tomba en avant, tirée par Leonel, poussée par Liz, et le nez dans la boue, découvrit pour la première fois de sa vie toute la violence et la profondeur du mot Pestilence.

— Si je tenais le crétin qui a pensé ces escaliers, gronda Liz d'une voix si menaçante que les cochons qui s'étaient agglutinés autour d'eux cessèrent instantanément de couiner.

— Au moins, on est toujours vivants, remarqua Aeneas.

— Non, Aeneas, le verre n'est pas à moitié plein, il est définitivement et complètement vide !

— Quel verre ?

— C'est une express... Mon Dieu, il me fatigue.

— Ça, c'est mon visage, remarqua Leonel.

— Pardon, s'excusa Enndall, je croyais que c'était un cochon. Enfin je veux dire...

Briséis pouffa, emplissant sa gorge d'odeurs nauséabondes qui la firent tousser et s'étouffer.

— Bien fait, fit Leonel avant d'être contaminé par les rires d'Ohanko et Aeneas.

Ils se tordaient encore de rire, soulagés d'avoir survécu à l'escalier, lorsqu'une porte s'ouvrit et qu'une large silhouette munie

d'une fourche et d'une torche se dessina sur le palier d'une maisonnette.

— QUI VA LÀ ?

— Je crois bien que c'est pour moi, dit Enndall avant de s'extirper de la boue-ventouse.

Il enjamba la barrière de l'enclos, s'approcha de l'homme à la fourche.

— Oh là, mon bon ami, je suis Enndallor d'Imbert, fils de Marie d'Armagnac et d'Ayoul d'Imbert, vicomte du pays d'Arlanc et de Kinlha, banneret du Lengadoc, et chevalier de l'ordre du Dragon. Je suis en voyage au royaume d'Aragon. Pourriez-vous avoir l'obligeance de me dire où nous nous trouvons, et à qui nous avons affaire ?

— D'où c'est que vous venez ?

— Du Val d'Aran, également dans le royaume d'Aragon.

— Hum... Connais pas... Je suis Oulivié, et vous êtes dans l'enclos à cochons de mon auberge.

— Oui... Nous nous sommes égarés.

— Là-dedans ? demanda l'homme, circonspect.

— C'est ça. Pour ainsi dire.

— Et c'est ti quoi que vous cherchiez ?

— De quoi se reposer. Une place dans votre auberge, à vrai dire, serait plus agréable que votre enclos aux cochons.

Oulivié planta le manche de sa fourche dans le sol, cherchant à savoir si on se moquait de lui.

— C'est qu'on est sur la route de Miropeis, et de Carcassona encore. Il en passe du monde par ici. On débarque pas comme ça, au milieu de la nuit, comme tombé du ciel.

— Carcassona ?

— À moins d'une journée de cheval, même.

— Hum... Vous n'allez pas refuser à un chevalier de l'ordre du Dragon un bon repas ?

L'homme grogna.

— Faudra demander à Ménina d'abord, sinon elle va pas être contente. Suivez l'bonhomme.

— Nous ne sommes pas dans le royaume d'Aragon, c'est ça ? demanda discrètement Meng au chevalier qui l'aidait à sortir de la boue.

— Non... J'aurai cru, c'est là que je me trouvais avant le début de notre voyage. J'y étais depuis plusieurs mois...

— Et c'est loin d'ici ?

— De l'autre côté de grandes montagnes, au sud. Nous ne risquons pas de croiser mon double ici.

— Ce n'est pas si étonnant, remarqua Liz à voix basse : en Chine nous sommes aussi arrivés près de chez Meng, alors qu'il était en voyage.

— Oui... Sauf que mon fief ne se trouve pas dans cette région...

Oulivié leur fit faire le tour de la maisonnette sans jamais les quitter des yeux, la fourche à la main, puis désigna une lourde porte encastrée entre les poutres apparentes d'une grande bâtisse à colombages. Enndall la poussa avec le poing pour ne pas salir la poignée. Une volute de fumée les accueillit. Le brouhaha ambiant cessa bientôt, et les têtes se tournèrent dans leur direction.

— Qu'est-ce que tu me ramènes là, Oulivié ? claironna une large femme, sillonnant entre les tables depuis la grande cheminée pour s'approcher d'eux, un pichet à la main.

— Messire d'Imbert, d'Aragon et du Dragon s'est perdu avec sa suite dans l'enclos aux cochons, Ménina, répondit Oulivié, haussant les épaules d'un air dérouté.

Quelques éclats de rire se répandirent dans la salle, parmi les hommes attablés, ventres bedonnants et chemises fatiguées de travailleurs. Ménina toisa Enndall de haut en bas, un sourire en coin.

— Eh bien, Messire, vous a-t-on pas dit qu'il y a des moyens plus simples d'atterrir dans une auberge ?

Enndall sourit, hocha la tête, mais tira lentement son épée ficelée sur son dos pour examiner la lame, bien en évidence de tous. Un silence glacé se répandit dans la salle.

— Mon épée a souffert de l'atterrissage. Elle aurait besoin de

vos soins attentionnés. Un chevalier de l'ordre du Dragon sait se montrer généreux quand il est bien accueilli. De quoi nous débarbouiller, pour commencer, serait bienvenu.

— Hum. Vous êtes là pour la réunion des États du Lengadoc, ou pour les joutes ? Les deux, peut-être, après tout. Je vous préviens, y a plus de place en chambre, vous dormirez à l'étable. Oulivié, apporte le reste du chaudron en cuisine. Si Votre Seigneurie veut bien me suivre... Vous avez de la chance, l'eau du bain est presque encore chaude. Avec un petit tour de magie elle vous chauffera les fesses comme de rien, Messire, annonça Ménina en ouvrant en grand une porte. C'est que le printemps se fait désirer, hein ?

Liz pénétra la première dans la pièce, cherchant la baignoire qu'on venait de lui faire miroiter. Il n'y avait dans la sombre cuisine éclairée par deux misérables bougies qu'une table rustique couverte d'un vieux drap dégoulinant sur lequel s'entassait de la vaisselle sale, une cheminée à l'âtre vide et quelques casseroles et jambons séchés accrochés aux poutres du plafond.

Ménina tira de sous la table une large bassine de bois cerclée de fer, couverte à l'intérieur d'un drap brunâtre trempant dans une eau bien grise.

— Ce sont de drôles de défroques que vous portez là, dites donc, grimaça-t-elle en lorgnant Liz.

— Nous avons dans l'idée que quelques pièces de plus vous rendraient inventive, répondit Enndall pour venir au secours de Liz, hypnotisée par la baignoire. Nous ne pouvons décemment repartir demain dans ces fripes...

— Oh, chez moi, c'est pas l'invention qui pêche, le rassura Ménina, prenant des mains d'Oulivié qui venait d'entrer un chaudron à moitié plein. Mais mon invention à moi aime bien voir la couleur des écus avant de se révéler.

— Je pourrais vous payer maintenant, concéda Enndall, mais j'ai besoin de ce qu'il me reste sur moi pour atteindre Carcassona demain. Voilà ce que je vous propose : permettez-moi d'utiliser quelques écus pour envoyer un messenger jusqu'à mon fief, et

dans moins de deux semaines, vous serez payée le double de votre dû.

— Hum. C'est beaucoup de risque, pour le double. Supposez que votre messenger se perde en chemin ? Pour le triple, je pourrais peut-être faire un effort. À condition que vous me laissiez un gage, bien entendu.

Enndall tendit à Ménina un médaillon doré sorti précautionneusement de son sac entre ses doigts couverts de boue. Ménina trempa dans l'eau le médaillon, puis caressa du doigt le dragon doré représenté avec sa queue enroulée autour de son cou, le dos couvert d'une large feuille argentée marquée d'une longue croix rouge.

— C'est l'emblème de mon ordre de chevalerie. Ce médaillon est ce que je possède de plus précieux, prenez-le en gage jusqu'au retour de mon messenger.

— L'ordre du Dragon, hein ?

Ménina glissa le dragon dans sa poche, repêcha une carotte qui trempait dans la marmite et versa le reste du bouillon dans la baignoire.

— Voilà Messieurs, le bain est chaud. Y a plus de savon, mais l'eau du potage masquera les mauvaises odeurs. Vous avez qu'à vous y tremper tout entier, ça m'évitera d'avoir à mettre les mains sur vos fripes. Et bien ? Je ne vais pas vous réchauffer l'eau trois fois !

De son bout de carotte ramolli, elle poussa Liz dans le dos tout en chassant les autres de la main.

— Allez ouste, dehors !

Avant que la porte ne se referme, Briséis eut le temps d'apercevoir Liz tremper un orteil hésitant dans le mélange, et recevoir sans crier gare un plein seau sur la tête.

— Dame ! s'étonna Ménina, ignorant les glapissements surpris de Liz, mais c'est t'y pas que vous auriez les cheveux rouges ! Si je m'y attendais !

Liz ressortit quelques minutes plus tard affublée d'une longue chemise blanche aux multiples taches qu'avait apportée Oulivié.

— Suivants ! clama la matrone, séparant Briséis et Leonel des autres à l'aide d'une drôle de brosse au long manche.

— ... Ensemble ?

— Oh, dites, vous n'allez pas faire les difficiles, à votre âge, on ne voit pas la différence, répliqua Ménina en claquant la porte derrière eux.

Elle les poussa tout habillés dans le bassin tiédasse, assis l'un en face de l'autre, leur fit dégouliner de l'eau grisâtre sur le crâne et entreprit de leur frotter le dos avec son épaisse brosse.

— Y a pas idée d'aller se rouler dans un enclos à cochons, tout de même. J'aurai beau frotter, ça part pas comme ça, une odeur pareille ! C'est la rousse qui vous a amenés là ? C'est bien encore une œuvre du diable, ça. Ôtez-moi donc vos hardes, je vais les battre à la massue, je vois que ça. Sois donc pas timide, tu n'avais qu'à pas t'habiller en garçon si tu tenais tant à ta pudeur.

Attrapant les manches de Briséis, elle tira par à-coups vers le haut jusqu'à ce que la chemise cède. Briséis plongeait aussi profondément que possible dans l'eau, les bras croisés, le rouge aux joues, tandis que Leonel étudiait obstinément le plafond et le parquet.

— Allez, toi aussi, et donnez-moi les bas, vous n'allez pas dormir avec.

Elle essorait leurs pantalons au-dessus de leurs genoux recroquevillés lorsque Oulivié fit irruption dans la pièce.

— Ménina, encore trois arrivants, à cheval, qui veulent manger !

— Jamais ils me laisseront tranquille ce soir, maugréa-t-elle. Vous autres, bougez pas je reviens. Où sont les chemises que je t'ai demandées Ouli ? Faut vraiment que je fasse tout ici !

Et Ménina sortit comme une tornade de la cuisine miteuse, tenant leurs vêtements à bout de bras, suivie par Oulivié.

Le temps sembla se suspendre. Briséis et Leonel, enfoncés dans l'eau saumâtre jusqu'aux aisselles, observaient se former des vaguelettes entre leurs genoux, au rythme du « flic flac » de gouttelettes tombant du plafond.

— Alors comme ça, tu as dompté un dragon et on a volé dans les airs jusqu’au pied de l’escalier, risqua Leonel.

— Le chancelier Li avait emprisonné le dragon grâce à la poudre d’idée du sablier des marchands. Je n’ai fait que récupérer le sablier et espérer que le dragon m’obéirait.

Leonel sourcilla.

— C’est déjà ce que tu as dit sur la place du Temps...

— Je ne vois pas ce que je peux dire de plus.

— La vérité. Bai t’a aidée, et il t’a fait promettre de ne rien dire à son frère, alors tu as inventé cette histoire. Tu vois de quoi je parle.

— Même Meng a fini par l’accepter, répondit Briséis calmement. Je ne comprends pas pourquoi tu t’acharnes à ne pas croire aux chimères.

— Je vais te dire pourquoi. Je voudrais bien croire qu’un chancelier du VIII^e siècle dirige des Chinois crédules grâce à son dragon. Que les sorcières du Moyen Âge répandent la peste et détruisent les villages. Mais les obus, les mitrailleuses, les gaz ? Je ne peux pas croire qu’ils soient l’œuvre de petits êtres sortis de mes songes avec de la poudre d’idée. Le monde dans lequel je vis est bien réel, et son cauchemar n’est l’œuvre que de la cruauté humaine.

— Vous vous amusez bien, là-dedans ? ricanèrent Liz et Aeneas dans le couloir.

Leonel attrapa un navet qui flottait près de son coude et le lança sur la porte pour les faire taire. Ils sifflèrent et s’éloignèrent en pouffant vers la salle commune.

— De toute façon, je n’ai pas besoin de te convaincre. Tu fais l’étonnée, mais tu penses exactement comme moi. Tu fais semblant d’y croire. Sinon, tu les aurais déjà vues. Tu t’accroches à tes soi-disant expériences comme à des bouées de sauvetage, pour t’aider à maintenir l’illusion.

— N’importe quoi !

— Tu n’en as toujours pas vu, je me trompe ?

— J’ai vu le reflet dans le miroir.

— On n'a pas besoin de s'inventer ces sornettes pour combattre la Citadelle. Tu es du futur, tu devrais comprendre ça. Mais tu t'obstines. Pourquoi veux-tu absolument qu'elles existent ?

Briséis voulut répondre, mais elle s'arrêta avant d'avoir prononcé un mot. Elle ne s'était encore jamais posé la question de cette manière.

— Je crois que... Les chimères sont extraordinaires. Terrifiantes parce que la Citadelle les a retournées contre nous, mais à l'origine, elles ne sont que l'expression de nos rêves. Si les chimères existent, c'est... C'est qu'il y a du merveilleux partout autour de nous. C'est que nous n'avons pas encore tout compris des mystères de ce monde, et qu'il nous reste encore une chance de trouver un sens à la vie. Même s'il faut, comme pour les chimères, accepter de seulement l'entrevoir... Le pressentir, de temps en temps.

Un mouvement attira l'attention de Briséis. Les ondes à la surface de l'eau n'étaient plus dessinées par des gouttes d'eau tombant du plafond mais par les longs orteils en forme de racine d'un être vert-de-gris, gros comme le poing, assis sur le rebord de la baignoire, qui batifolait tout en l'observant.

— Tu vois, rétorquait Leonel avec un sourire triste, c'est précisément là ton erreur. Quand on a vu ce que *j'ai* vu du monde, on comprend que son mystère n'a rien de merveilleux.

— LÀ ! hurla-t-elle, bondissant hors de l'eau.

— BRISÉIS ! s'écria Leonel, se cachant les yeux.

Déjà le petit être avait disparu.

— IL ÉTAIT LÀ ! JE L'AI VU ! TU L'AS VU ? MAIS OUVRE LES YEUX ! brailla-t-elle, cherchant la créature.

— MAIS TU ES FOLLE ! Je sais ce que j'ai vu, couvre-toi !

Briséis tira sur la nappe dégoulinante coincée par la vaisselle sale. Trois assiettes dégringolèrent et éclatèrent en mille morceaux sur la terre battue. Elle attrapa le torchon qui enveloppait l'un des jambons suspendus au plafond.

— J'EN AI VU UNE ! s'exclama-t-elle, fonçant vers la salle